

Lettres de Bigourdans de Saint-Domingue

R. Massio

Volume 11, Number 2, septembre 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301836ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301836ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Massio, R. (1957). Lettres de Bigourdans de Saint-Domingue. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 11(2), 277–283. <https://doi.org/10.7202/301836ar>

DOCUMENTS INÉDITS

LETTRES DE BIGOURDANS DE SAINT-DOMINGUE

Il n'est pas rare de trouver dans des papiers privés ayant trait à l'histoire de Saint-Domingue, une série de lettres échelonnées sur une année ou un temps plus long, faisant ainsi une suite et permettant de reconstituer un moment de l'histoire et de la vie antillaise. Mais il arrive bien souvent aussi que des épaves parviennent seules entre nos mains. C'est le cas aujourd'hui. Nous avons pensé qu'il serait regrettable de laisser dans l'ombre ces lettres qui font état d'événements importants survenus dans l'île au XVIII^e siècle. Ces documents pourraient se placer sous différentes rubriques : la peur sociale des blancs de Saint-Domingue au début de la Révolution ; un aperçu de la situation des gérants ; le repliement des colons vers les îles d'Amérique après la perte de Saint-Domingue par la France.

Nos deux premières lettres sont d'autant plus caractéristiques qu'elles ont été écrites par deux Bigourdans d'origine modeste et que donnant des détails particuliers à chacun d'eux, on y peut cependant retrouver l'état d'esprit de nombreux colons à la même époque. Elles sont adressées à la même personne, M. Bernis, docteur en médecine, habitant le château de Saint Maur à Mirande-Miélan. Nous ne savons rien de Bernis, pas plus d'ailleurs que de ses correspondants. Bernis vit dans cette région du département du Gers à la lisière de la Bigorre qui a donné de nombreux colons à Saint-Domingue au XVIII^e siècle¹ et les auteurs des lettres sont l'un de Rabastens de Bigorre, l'autre de Rivière-Basse prolongement naturel de la Bigorre.

Luro résidait au Haut-du-Trou du Dondon dans cette région caféière où les Bigourdans pionniers s'étaient attaqués à défricher auprès des mornes après le traité de Paris². Luro semble

¹ R. Massio, « La Bigorre et Saint-Domingue au XVIII^e siècle », *Annales du Midi*, No 1, janvier 1954.

² R. Massio, *op. cit.*

appartenir à cette espèce audacieuse de jeunes Bigourdans partis sans un sol de leur province natale et parvenus à la veille de la Révolution à être gérant d'habitation de maîtres absents et c'est tout dire quant aux possibilités d'enrichissement. Comme la plupart des colons en 1789, il exprime la peur sociale des blancs au début de la Révolution et sa lettre est aussi l'occasion pour lui de faire le point de sa situation personnelle et de dire quelques mots sur les gérants en général. En décembre 1789, il y a déjà des attroupements dans les mornes au Haut-du-Trou du Dondon. Des bruits de liberté accordée aux noirs sont parvenus jusque là. Les craintes sont d'autant plus grandes que Noël et le jour de l'an — jours de réjouissance, de laisser-aller et de tolérance — sont proches. La proportion de un blanc contre cent nègres, indiquée par Luro incite les blancs de chaque quartier à former des patrouilles. Ce sont des perquisitions aussi dans les cases des nègres suivies de l'arrestation des suspects. C'est vraiment une grande inquiétude et pourtant ce ne sont que des rumeurs qui circulent, il n'y a pas eu encore de mouvement, tout au plus des conciliabules, quelques attroupements qui expliquent la réaction des blancs. Et on est plus inquiet sur la suite des événements que sur la situation du moment. On essaie de prévoir, de se garder de tous côtés. C'est le point de vue de Luro et sans aucun doute, celui de la majorité des blancs.

Quant à sa situation personnelle, la lettre de Luro donne quelques explications. Il n'y a qu'un an qu'il est installé au Haut-du-Trou. Comme beaucoup de gérants, Luro a changé d'habitation selon ses intérêts: C'est une question d'appointement et d'avantages sur lesquels il est assez discret qui a dicté sa conduite. Il insiste sur le logement, « logé comme un roi » écrit-il, bien mieux que chez sa maîtresse précédente Mme Saint-Martin. La chose est assez rare dans un quartier de mornes et de plantations caféières pour être soulignée au passage. Cependant, à l'en croire, sa situation n'est guère enviable. Combien il regrette de ne pas avoir embrassé la profession de charpentier. C'était vraiment un bon métier à Saint-Domingue que celui de charpentier! Et de nombreux Bigourdans étaient venus exercer cette profession dans l'île. Pourtant, un nommé Enselme, gérant comme Luro, un compatriote aussi a réussi à faire doubler ses appointements et dans

quatre ans sa fortune sera faite. Les places de gérant étaient donc bien différentes suivant les habitations et les quartiers, c'est-à-dire suivant les possibilités de tromper le maître absent pour s'enrichir. Peu importe ici aussi les moyens, le résultat seul compte et si l'on est venu à Saint-Domingue, c'est pour retourner riche au pays natal ! Cependant Enselme est dans un endroit isolé et ne commande qu'à une douzaine de nègres alors que Luro a cent cinquante nègres sous ses ordres et fait de 80 à 100 milliers de café. Mais Enselme doit être très libre tandis que Luro est très surveillé. Ne faisons pas d'hypothèse, mais notons avec Luro que « les habitants ne jettent rien par les fenêtres ». Donc que ses compatriotes comme le frère de Bernis ne viennent pas dans le pays ! Ce n'est pas le moment !

Avec Villat, nous sommes à un autre tournant de l'histoire de l'île. M. Debien³ a parfaitement distingué les différentes périodes de cet immense exode des blancs fuyant l'île riante devenue l'île de feu. Les premiers grands départs ont lieu après l'incendie du Cap en 1793. Les réfugiés se dirigent surtout vers les états du sud de l'Amérique ; les derniers départs sont de 1803 après l'échec de l'expédition Leclerc, les réfugiés vont alors vers Cuba. 1793 et 1803 sont les deux plus grands départs. Nous avons signalé ailleurs comment la plupart des Bigourdans du Haut-du-Trou avaient quitté l'île après l'incendie du Cap⁴. Mais Villat qui est dans le sud, dans la région de Jérémie, ne quittera Saint-Domingue que dans le dernier sauve-qui-peut général de 1803. Les partants sont ceux qui ont échappé aux vengeances de Rigaud, ils sont en petit nombre, du moins parmi les voisins de Villat. Sur soixante habitants d'après ses dires, lui-même et un autre sont les seuls fuyant cette terre de flamme et d'horreur à pouvoir s'être sauvés. Villat exprime sa haine du nègre : « tant qu'il existera un nègre à Saint-Domingue on ne sera jamais tranquille. » Pour bien comprendre cet état d'esprit, il faut songer à la férocité de la lutte autour de Jérémie particulièrement. Saint Jagua de Cuba n'est pour Villat qu'une première étape. Il porte ses regards vers

³ G. Debien, « Réfugiés de Saint-Domingue aux Etats-Unis », Extraits de la *Revue de la Société Haïtienne d'histoire*. Juillet 1948 à octobre 1950, *passim*.

⁴ R. Massio, *op. cit. ut supra*.

la Jamaïque où il pense qu'un frère du docteur Bernis qui y possède une superbe habitation l'aidera à refaire sa vie. L'aide entre « païs » dans cette vie des îles ne fut pas un vain mot et il nous plaît encore de le souligner ici.

Ainsi ce sont différents aspects du drame révolutionnaire que nous livrent ces deux lettres. Colorées, vivantes, sincères, elles sont le reflet des hommes de l'époque devant ce grand drame colonial et national que fut pour la France la perte de Saint-Domingue.

R. MASSIO,
Vic-Bigorre

* * *

« *Luro*, du Haut-du-Trou du Dondon, le 20 décembre 1789
à
Monsieur *Bernis*, docteur en médecine, par Bordeaux,
Mirande-Mielan.

Au Haut-du-Trou du Dondon le 20 décembre 1789.

Il est donc inutile, mon cher ami, après avoir répondu à tes deux lettres, l'une du 15 septembre, l'autre du 30 octobre que je doive m'attendre à une réponse d'après ci-longtemps que je devrais en avoir reçu, j'espère que celle-ci te décidera à me répondre à la lettre reçue.

C'est à présent que je vais te faire un détail circonstancié de ma position et des mauvaises affaires de notre colonie. Nous ne doutons pas des troubles et des révolutions que vous avez en France, ils se sont même étendus jusques à notre colonie et nous met dans de grands embarras. Nos lois sont actuellement comme celles de France, nous avons les Assemblées provinciales et un comité dans chacune de nos paroisses avec des députés se joignent à la comité du Cap. L'on a tenté un procès à l'intendant pour le mauvais service qu'il a rendu à la colonie mais il a été plus fin que nous, il est parti du Cap sans faire ses adieux et a été s'embarquer au Port-au-Prince avec quinze ou vingt millions, il s'en allait temps qu'il partit, étant parti cent jeunes gens du Cap pour aller l'arrêter, mais ils ne sont arrivés que deux heures après son départ; il est bien heureux d'avoir échappé, il y a gros à parier qu'il aurait subi le même sort que le commandant de la Bastille dans la capitale, mais tout cela n'est rien. Ce qui nous occupe le plus dans ce moment ce sont les menaces d'une révolte que nos esclaves ont fait sur un bruit qui a couru que le roi leur avait

donné leur liberté et que c'est nous blancs que nous voulions les tenir esclaves, ils ont déjà fait des attroupements dans une partie de la colonie en menaçant qu'ils voulaient détruire tous les blancs et se rendre maître de l'île; ils ont prédits cette attaque au jour de la Noël ou le premier de l'an, qui est leur jour de réjouissance, ce jour ils sont tous libres et nous craignons ce jour-ci leur attaque était bien ordonnée comme des blancs nous serions tous foutus, attendu que nous aurions cent négres contre chacun de nous blancs et en conséquence nous sommes presque tous les jours sous les armes et nous nous assemblons tous les blancs de chaque quartier trois fois par semaine dans un endroit indiqué par ordre d'un commissaire nommé à ce sujet. Cette assemblée se fait le soir entre neuf et dix heures, tous à cheval armés de fusil avec bayonnette, une giberne garnie de vingt à trente cartouches, avec un sabre et des pistolets, étant tous assemblés, nous partons faisant patrouille dans tout le quartier pour empêcher les attroupements des négres et nous entrons dans toutes les habitations fouiller toutes les cases à négres pour voir s'ils sont armés et nous leur ôtons machetes (?) et autres armes s'ils en ont et pour cette occasion nous arrêtons négres et mulâtres et blancs suspects. Je te laisse à penser, cher Philippe, comme nous devons être tranquilles, je puis t'assurer que les trois quart des habitants voudraient être en France dans ce moment, mais nous nous reposons à leur lacheté et maladresse.

C'est à présent que je vais te faire le détail de ma position, j'ai changé de quartier depuis bientôt un an que j'ai quitté la dite *Saint Martin*, pour résider le quartier du Haut-du-Trou. Le changement a été à mon avantage à tous égards, soit pour les appointements et bien d'autres agréments que je n'avais pas chez Madame Saint Martin, premièrement sur l'habitation logé comme un roi avec l'agrément que l'on puisse avoir dans la montagne et par ce moyen les autres gérants m'appellent le roi du quartier et avec tout cela je ne vois pas le moyen de me sortir d'affaire, il n'y a aucun état d'aussi pauvre que le nôtre, je puis t'assurer que si j'étais à l'âge de vingt ans que je prendrais l'état de *charpentier*, ce sont les seuls qui brillent dans la colonie et avec cela il y en a de bien gueux! Saint-Domingue est bientôt comme la France il n'y a plus moyen en travaillant de se faire un bien-être que par le moyen de quelque succession, il y a tant des Européens qu'ils ne savent de loi le donner de leur tête (?).

J'ai vu trois MM. Bernis dimanche au bourg Josille (?) Enselme et le *Comte de Balance* (?) qui a changé de place lui aussi

mais à son désavantage du moins ce sont les apparences, il était sur une belle place, chéri de Mme et de Melle il voulait une fois sorti tous le miret (?) à pleurer en lui disant que on voulait le doubler les appointements, il a donc resté encore quelques temps; s'il faut croire Enselme cet appointement serait si fort que sa fortune était faite pour le moins dans quatre ans, je tiens tout cela de Enselme, qu'il me paraît tenir de la famille. Mais comme nous disons le sang ne dément jamais quoique s'en soit un peu barbouillé et avenant du côté gauche (?), je n'antien pas du tout, il est donc à la fin sorti de ce... dit peron (?) pour aller habiter mon ancien quartier dans un endroit isolé à la tête de dix ou douze négres faire un établissement sans rien récolter, je pense que les appointements doivent être selon les revenus et la quantité des négres et s'il faut en croire Enselme ces appointements sont plus forts que les miens, cependant *je suis à la tête de 150 négres, faisant sur la place quatre vingt à cent milliers de café dont ils ont fait cette année 139.000 livres de recettes.* Aujourd'hui les habitants ne jettent rien par les fenêtres et surtout ceux qui font de petits revenus. Papon (ou Peyron ou Papron ou Pepron) est un garçon de mérite, il se fait estimer partout, il occupe toujours la même place chez *Mme Prou*, il doit partir pour la France et il lui a promis de lui laisser la procuration de ces deux habitations, s'il lui tient parole sa fortune est faite dans peu de temps. J'ai appris par Mme Bernis que les demoiselles Beour (ou Beous ou Beou?) étaient arrivées bien portantes. Je viens de faire une sérieuse maladie dont je suis jusqu'ici échappé, dont je me félicite de pouvoir te l'apprendre, Enselme en a fait une en même temps que moi, tu me marque par ta dernière que *ton frère se décide à venir dans ce pays*, il ferait bien mieux de prendre cent fois le collet d'une fois qui aura sauté (?), le désagrément qu'il goûtera tous les repentir ne seront pas en France, au reste que cela ne lui fasse pas changer de façon de penser mais qu'il soit muni de bons certificats et être adressé à un habitant sans cela il sera arrêté au Cap et reconduit en France. Tu me dis que mon frère et ma sœur font des enfants tout plein, ils font très bien d'augmenter leur infortune. J'espère que tu me rappelleras dans leur souvenir sans oublier ma chère mère et mon cher père, assure leur mon souvenir ainsi qu'à tous ceux de chez toi. Adieu, mon cher ami, après le premier de l'an, je te ferai un détail plus ample de tout ce qui se passera ici et c'est en supposant que j'existe. Adieu, je t'embrasse de tout cœur.

Luro.

Je te prie de dire bien des choses honnêtes de ma part à ton beau-frère Lalanne ⁵ notre bon ami, de même qu'à sa chère épouse jeanneton.

Mon adresse est à M.M. Crevon et Cie, négociants au Cap, pour remettre S L p t à M. Luro, gérant de l'habitation de M.M. les héritiers *Ferbos* au Haut-du-Trou du Dondon. Au reste tu me dis que *Lacroix* n'a besoin ni de moi ni de Ninon pour faire des filles, je pense bien que tu nous a remplacé, mais prend toujours garde à tes choses pour le premier de l'an. Tu me dis encore, que Mme B. . . . est estérile depuis mon départ et tu oses même affirmer que son petit bien est en friche et il en serait dommage attendu que son bien mérite d'être bien cultivé et je t'en laisse le soin. Assure lui mes respects.

(à suivre)

R. MASSIO

N.B. On nous saura gré de présenter ici un ouvrage en cours de publication :

PUBLICATIONS DU CENTRE DE RECHERCHES
HISTORIQUES

13, rue du Four, Paris 6^e

SÉVILLE ET L'ATLANTIQUE (1504-1650)

par H. et P. CHAUNU

	Prix	Franco
Tome I: Introduction méthodologique	1 600 F	- 1 690 F
Tome II: Le trafic de 1504 à 1560	3 200 F	- 3 290 F
Tome III: Le trafic de 1561 à 1595	3 200 F	- 3 290 F
Tome IV: Le trafic de 1596 à 1620	3 200 F	- 3 290 F
Tome V: Le trafic de 1621 à 1650	3 200 F	- 3 290 F
Tome VI: Tables statistiques (1504-1650)	7 800 F	- 7 890 F
Tome VII: Construction graphique (1504-1650)	1 900 F	- 1 990 F